

Les mérites divers et toujours éminents des enregistrements de la *Sonate à Kreutzer*, par Thibaud et Cortot ou par Hubermann et Friedmann, donneraient lieu à d'instructives comparaisons. De même, un intéressant parallèle pourrait être établi entre les différents enregistrements de la *Sonate de Franck*. J'en laisse le soin — et le plaisir — aux amateurs de musique de chambre.

C'est peut-être dans le domaine des quatuors à cordes qu'on trouve pour le moment les satisfactions les moins complètes. Question d'interprétation plutôt que d'enregistrement. Attendons un effort de nos firmes françaises pour s'attacher les artistes désirables. Tout de même, je tiens à souligner la splendide réussite du Quatuor Lener de Buda-Pesth dans l'enregistrement d'un certain *Quatuor en fa* de Haydn qui est lui-même un pur délice. Chaque fois que je reprends ce disque, j'admire à nouveau les qualités des interprètes : souplesse, vivacité, esprit, charme. Le 1^{er} violon possède un son exquis et un phrasé magistral. Et l'œuvre est de toute beauté, rapide, légère et pénétrante. Quatuor gai et tendre, sans note dramatique, du Haydn le plus fin.

Voilà un succès qui doit être renouvelé.

Il faut que l'on constitue un peu plus complètement et un peu plus parfaitement qu'elle ne l'est actuellement notre discothèque de musique de chambre.

Et j'entrevois, pour l'avenir, quand toute la musique ou à peu près sera mécaniquement transmise, deux arts opposés et complémentaires s'adaptant aux besoins respectifs de la clientèle de la T. S. F. et de celle du disque — le premier largement populaire, d'un abord facile, et d'un effet rapide par des moyens puissants — l'autre pour connaisseurs, raffiné, de moyens plus discrets, exigeant quelque effort, d'effet moins prompt, mais peut-être plus pénétrant. A la T. S. F. ira la foule. L'élite se réservera le disque.

Je risque ici une idée qui demanderait à être nuancée... Mais à chaque jour suffit sa peine.

PAUL LANDORMY.

Les Grands Vedettes du Disque

R O G E R B O U R D I N

Si le dessein de présenter Roger Bourdin aux discophiles n'éclatait d'une vanité saugrenue, quelles difficultés sa réalisation ne susciterait-elle pas ! Comment choisir celui de ses multiples aspects qui rallie nos meilleures complaisances ? Ainsi qu'en un kaléidoscope de fantasmagorie, nous verrions le drôlatique Eloi faire la nique à l'ardent et douloureux Pelléas, et Henri de Valois, fuyant les neiges polonaises, convertir aux délices vénitiennes le cœur navré de joie de Lorenzo de Médici.

Car la variété serait la note dominante du talent de Roger Bourdin, si la sûreté — et ce mot est employé ici dans son acception la plus noble — n'était sa primordiale vertu. Sous les cordiales apparences de la fantaisie la plus libre, du plus capricieux agrément, les interprétations de Roger Bourdin sont d'une solidité marmoréenne. La flamme qui les anime reçoit la leçon de l'ordre et de la mesure. L'écrivain de « L'Ame et la Danse » verrait ici « le hasard absent » et nous dirait encore que nous ne trouvons pas en face du « contraire d'un rêve, mais bien d'un rêve que ferait la raison elle-même ». C'est que, dans une époque de vocations désordonnées et de formations hâtives, Roger Bourdin a eu la patience d'apprendre son métier.

Mais encore son métier lui aura-t-il appris la patience, car, engagé à l'Opéra-Comique après sa sortie du Conservatoire, et bien qu'il y eût pris avec bonheur possession de tous les rôles de son emploi, Roger Bourdin dut longuement attendre la création qui allait lui permettre de mettre en œuvre ses dons particulièrement savoureux de composition. Peut-être l'attendrait-il



ROGER BOURDIN dans *Lorenzaccio*

encore si, lorsque furent — et pour un temps hélas trop court — rétablies les matinées vocales du samedi à la salle Favart, notre baryton n'avait demandé, comme une expresse faveur, d'interpréter certaines mélodies — les plus difficiles — de Debussy. Ce chanteur de théâtre qui brûlait de servir la musique essentielle, la musique devait le servir à son tour.

Un mois après, Bourdin jouait « Pelléas », qu'il reprenait ensuite, en 1926, sous l'inoubliable direction d'André Messager, aux côtés de Mary Garden, de Dufranne et de Vieville, créateurs inégalés du chef-d'œuvre de Debussy. C'était la grande tradition, ou plus exactement le sens classique de l'invention — par quoi s'illustrait Jean Périer — retrouvés ; et ainsi de nouveau remplie la place trop longtemps déserte de cet artiste au magnifique et curieux génie.

Analyser, ou seulement énumérer les créations qui furent dès ce moment assurées par le Cantegril d'aujourd'hui, ce serait conter la vie même de l'Opéra-Comique ; mais nous avions à cœur de projeter quelques clartés sur les premières années de la carrière de Roger Bourdin. Notre grand Camille Bellaigue, qui aimait tellement la jeunesse qu'il en avait conservé le secret, l'appela un jour le « Prince de la jeunesse lyrique ». Au disque, ce Roi Soleil-le Prince se devait d'apporter son tribut.

Nous avons assisté à plusieurs séances d'enregistrement de Roger Bourdin ; nous avons même goûté le plaisir, lorsqu'il transcrivit sur la cire telles mélodies de Fauré ou de Reynaldo Hahn, de l'accompagner au piano — pas de pédales, Monsieur, pas de pédales ! — sur un instrument qui, encore tout meurtri des brutalités d'un redoutable fantaisiste, paraissait frémir d'être traversé par de bonne musique.

Cela se passait voilà plus de deux ans ; déjà Roger Bourdin avait enregistré les fragments les plus populaires de tout le répertoire théâtral — ce qui est de bonne vente, comme disent les éditeurs — sans négliger notre « Marseillaise » nationale. Quel orgueil de penser que c'est par votre truchement qu'on célèbre, dans un coin perdu de la brousse indo-chinoise, l'anniversaire de la Prise de la Bastille !

Depuis, le répertoire de Roger Bourdin s'est enrichi des plus séduisantes pages de nos musiciens français. Mais pourquoi ne lui avoir pas fait enregistrer « Pelléas » ? Nous savons que notre déconvenue de ne pas posséder ces disques n'est pas plus amère que le regret de leur interprète-né de n'avoir pas été appelé à murmurer, devant le microphone, l'aveu balbutiant et passionné qui trouble seul la paix de la Fontaine des Aveugles.

Si nous avions obéi aux suggestions du Directeur de cette Revue, à qui nous avons voué un attachement trop profond pour seulement tenter de l'exprimer, cet article eût pris

une toute autre forme. Il nous avait chargé de rapporter ici un entretien avec Roger Bourdin, que nous devions questionner sur la machine parlante, sur le disque, sur les impressions les plus piquantes qu'il ait pu ressentir devant le rectangle magique. Nous ne l'avons point fait, car nous connaissons Roger Bourdin : il nous eût en effet répondu sur tout cela, mais sans nous rien dire de lui. Or, c'est de lui que nous voulions parler ; et voilà, avec notre désir réalisé, notre amitié satisfaite.

Les discophiles ne sauraient nous en tenir rigueur, que nous avons entretenus de l'un des artistes qui leur dispense les joies les plus rares ; peut-être cependant, s'ils en épousent l'esprit, la lettre de cette chronique leur déplaira-t-elle ? Ils nous permettront, en guise à la fois d'excuse et de conclusion, de leur citer ce distique d'un vieux poète :

« Si l'on est banal quand on est sincère,
« Les vers sont meilleurs quand ils sont mauvais ».

LOUIS BEYDTS.

